

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Le « véritable Orient » de Cristina Belgiojoso, si loin et pourtant si proche

Soundouss El Kettani

Volume 21, Number 2, 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1115096ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4905>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

El Kettani, S. (2024). Le « véritable Orient » de Cristina Belgiojoso, si loin et pourtant si proche. *Voix plurielles*, 21(2), 241–259.
<https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4905>

Article abstract

La princesse Cristina Trivulzio di Belgiojoso a été une romancière, une essayiste, une salonnière parisienne et une partisane enflammée de l'unité italienne. Son engagement politique la mènera à l'exil pendant plusieurs années de sa vie, dont cinq où elle s'installera dans une vallée en Turquie et durant lesquels elle fera un long voyage jusqu'en Syrie. Sa correspondance de l'époque, ses récits de voyages et ses contes orientaux sont le reflet d'un regard complexe porté sur cet ailleurs qu'elle découvre, et sur les êtres qu'elle rencontre. À ces yeux d'Européenne catholique érudite, ces femmes et ces hommes de l'Orient sont souvent l'incarnation de l'Autre, un inférieur inassimilable à la civilisation qui est la sienne, mais Belgiojoso n'est pas imperméable aux moments d'une possible identification à cet Autre et à la reconnaissance de soi et des siens dans certaines de ses manifestations.

© Soundouss El Kettani, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le « véritable Orient¹ » de Cristina Belgiojoso, si loin et pourtant si proche

Soundouss El Kettani, Collège militaire royal du Canada, Kingston

Résumé

La princesse Cristina Trivulzio di Belgiojoso a été une romancière, une essayiste, une salonnière parisienne et une partisane enflammée de l'unité italienne. Son engagement politique la mènera à l'exil pendant plusieurs années de sa vie, dont cinq où elle s'installera dans une vallée en Turquie et durant lesquels elle fera un long voyage jusqu'en Syrie. Sa correspondance de l'époque, ses récits de voyages et ses contes orientaux sont le reflet d'un regard complexe porté sur cet ailleurs qu'elle découvre, et sur les êtres qu'elle rencontre. À ces yeux d'Européenne catholique érudite, ces femmes et ces hommes de l'Orient sont souvent l'incarnation de l'Autre, un inférieur inassimilable à la civilisation qui est la sienne, mais Belgiojoso n'est pas imperméable aux moments d'une possible identification à cet Autre et à la reconnaissance de soi et des siens dans certaines de ses manifestations.

Mots-clés

Belgiojoso, Cristina ; Voyage en Turquie ; Écriture de l'exil ; Orient des voyageuses

Depuis le 15 septembre 2021, Milan abrite sa première statue de femme (voir *Ledimore Delquarteto*). Il s'agit de la commémoration, cent cinquante ans après sa mort, de la princesse Cristina Trivulzio di Belgiojoso, née dans la ville lombarde en 1808. Opposante à la main mise de l'Autriche sur l'Italie depuis la chute de Napoléon Bonaparte, l'héritière a mis sa fortune et sa personne au service de différents mouvements d'union de l'Italie, elle est active lors de l'insurrection de Milan en 1848 (Fortunati 14), de même que pendant le bref intermède républicain de Rome en 1849 (15). Elle est exilée à répétition à cause de ses convictions, salonnière parisienne de renom dans les années 30 et autrice de nombreux ouvrages allant de la théologie à l'histoire. Elle écrira également, à partir de son séjour de cinq ans en Turquie et de son voyage de l'Asie mineure à la Syrie, des « souvenirs de voyages » et des nouvelles et contes orientaux².

Cet article explore le rapport de Belgiojoso à l'Orient à travers trois écritures : celle de la quasi immédiateté incarnée dans ses lettres à son ami historien A. Augustin-Thierry, au moment où elle quitte l'Italie pour la Turquie ; celle de la mise en ordre de ses observations viatiques incarnée dans son *Asie mineure et Syrie : souvenirs de voyages* et celle, enfin, de la fiction, également fruit de ses pérégrinations, qui permet la simulation d'une perspective interne à la société orientale représentée. Les trois ensembles de textes offrent une mise en scène de

l'observatrice au sein du monde qu'elle découvre³, les lettres étant, bien sûr, les plus tournées vers leur autrice et sa position d'exilée européenne au cœur de la campagne turque du dix-neuvième siècle. Les « souvenirs » et les textes de fictions offrent, pour leur part, les analyses les plus détaillées de la réalité des sociétés orientales, telles que la princesse italienne les perçoit, et des propositions pour les voies de changements nécessaires au progrès de ces sociétés. Les fictions, études de cas individuels, dévoilent en outre, plus que le récit viatique, les brèches à l'imperméabilité apparente de l'autrice par rapport à l'Orient et aux Orientaux.

Les lettres à Augustin Thierry : portrait d'une princesse en mal de patrie

Le choix de l'Orient : la raison plutôt que le fantasme

La vie et l'œuvre de Belgiojoso est marquée par trois espaces géographiques, sociaux, culturels et politiques : ses « deux patries » (Augustin-Thierry 180), l'Italie et la France, et la Turquie, en particulier la vallée de Ciaq-Maq-Oglou où elle décidera de s'exiler en 1850, après que les troupes françaises ont assiégé Rome, capitale alors de la jeune et temporaire République romaine. Fuir l'Italie pour trouver refuge ailleurs est une aventure que Belgiojoso vit pour la deuxième fois en 1850. Elle a déjà échappé au courroux des Habsbourg contre les partisans du Risorgimento en 1830. Elle est déjà arrivée dans un pays qui n'était pas le sien, privée, quoique temporairement, de ses biens. L'exil est d'ailleurs au dix-neuvième siècle « une sorte de tradition nationale » (de Mazade 460) en Italie et Belgiojoso le connaîtra une bonne partie de sa vie, ainsi que plusieurs de ses compagnons carbonari. À Paris dans les années 30, son salon accueillera de nombreux résistants au régime autrichien.

Au moment même où une première expédition saint-simonienne se dirigeait vers l'Égypte⁴, Belgiojoso animait un « salon saint-simonien » (Manganaro-Favaretto 198) où « l'esprit de solidarité » et la « dénonciation de [l']injuste sujétion » des femmes au cœur du saint-simonisme (203) se discutaient en même temps que les idéaux d'union et d'indépendance italiennes. En 1850, la princesse émerge d'une expérience active de la guerre où elle a, entre autres, transporté « un corps de deux cents volontaires » (Belgiojoso, « La guerre », 139) partis de Naples porter secours aux révolutionnaires de Milan en 1848. Durant le terrible été 1849 où l'éphémère République romaine est sous attaque, la princesse aura, par ailleurs, la responsabilité de « l'organisation et [de] la direction générale des hôpitaux » (Augustin-Thierry 159) de Rome.

Au moment d'arriver en Turquie, Belgiojoso est à la fois une héritière lombarde, une « giardiniera⁵ » convaincue, une intellectuelle autrice de plusieurs ouvrages et articles, une saint-simonienne et une fourriériste qui aura mis en pratique les idées d'éducation des moins nantis dans son village de Locate⁶, une guerrière qui aura vu les horreurs de la guerre, qui en sort, dit-elle, « *haunted* par le souvenir des morts¹ » (Augustin-Thierry 167) et qui pleure le rêve de sa vie, encore une fois anéanti, de voir l'Italie unie.

Belgiojoso s'installe donc dans « le véritable Orient » (Augustin-Thierry 177) au milieu de ce dix-neuvième siècle où plusieurs femmes occidentales s'y aventurent. Elle n'y suit ni époux ni amant, contrairement à de nombreuses femmes voyageuses de l'époque⁷. Elle va en Asie Mineure avec sa fille Marie, la gouvernante de celle-ci et une suite de sept autres personnes (Erler 37). Aucune visibilité sur son retour éventuel, ni à sa Lombardie natale, ni à Paris, où elle s'était fait un deuxième chez elle, n'est possible, car elle se refuse à aller en France tant que le « Bonaparte félon », « l'homme sans honneur et sans foi⁸ » restera au pouvoir.

Contrairement aussi à une Isabelle Eberhardt qui désirera faire partie du désert et qui souffrira terriblement de son expulsion d'Algérie alors même qu'elle venait d'y être attaquée au couteau⁹, Cristina ne « songe pas à [se] faire [en Asie Mineure] une nouvelle patrie » (Augustin-Thierry 179), elle « ne prend racine nulle part » (180), affirme-t-elle. Elle s'installe en Turquie pour des raisons pragmatiques : une fois écartés les deux pays dans lesquels elle possède des logements, la France et l'Italie, le coût d'un emménagement dans un pays quelconque d'Europe la condamnerait à une vie de privations, que l'indifférence européenne devant une Italie agonisante n'encourage pas à affronter. Elle choisit d'ailleurs un Empire ottoman qui accueille de nombreux exilés européens¹⁰ et la ferme qu'elle s'achète à Cıağ-Maq-Oğlou doit devenir, projette-t-elle, « un asile » (Augustin-Thierry 179) pour les résistants italiens et « une magnifique propriété » (179) qui assurera l'avenir de Marie. L'Orient n'a pas été un rêve pour l'ancienne salonnière parisienne, mais plutôt une décision réfléchie et nécessitée par son refus d'accepter l'avortement des efforts d'unité et d'indépendance de son pays de naissance.

Robinsonne médecin : trouver sa place parmi les non civilisés

Très vite cependant, Belgiojoso désignera Cıağ-Maq-Oğlou en disant « *ma* vallée » (Augustin-Thierry 190 ; 192 ; je souligne). La terre sera inscrite au nom de sa fille, devenue officiellement citoyenne ottomane pour avoir le droit de posséder une propriété (Erler 38) en Asie-

Mineure. Elle la voit comme « une vallée, séquestrée du monde civilisé » (Augustin-Thierry 181), le lieu d'« une retraite où les bruits du monde ne [lui] arrivent pas, et [où elle] pourr[a] retremper [ses] forces » (184). De toute évidence, elle trouve dans cet espace qu'elle occupera pendant cinq ans, une sérénité dont elle apprécie les retombées sur elle-même et sur sa fille. Elle apprécie l'hospitalité et la générosité de « ces pauvres gens » (191), et devient « le médecin de la province » (190), occupant ainsi un « des terrains où l'action des saint-simoniens s'est exercée avec le plus d'éclat et de continuité » (Régnier 90) lors de leur présence quelques décennies plus tôt en Égypte. La Turquie lui prodigue protection politique et financière¹¹ (Augustin-Thierry 191) ; elle fait bénéficier les Turcs de son savoir médical improvisé.

Au-delà de l'hospitalité officielle et populaire turque, le bonheur de la vallée est essentiellement dans le repos procuré par l'isolement. L'Orient se présente d'abord ainsi pour Belgiojoso : l'espace où « le monde extérieur n'existe pas » (191). C'est aussi le lieu du retour à la terre et du confort d'une vie simple, au milieu de gens accueillants qui ont, entre autres générosités, permis à l'étrangère exilée, dont les fonds avaient tardé, d'acheter à crédit une multitude de nécessités de sa nouvelle vie d'agricultrice. Les membres de la petite communauté de la ferme sont là « aussi tranquilles que dans les forêts d'Amérique » (191).

Dans les lettres à son ami, son « frère¹²», Augustin-Thierry, se confirme au cours de ces premiers mois d'installation un imaginaire du primitif dans lequel l'épistolière devient héroïne d'une robinsonnade : « Félicitez-moi, félicitez-vous [...], lui écrira-t-elle, de ce que le vent de l'adversité m'a jetée sur une plage amie » (206-207). Le menuisier italien venu de Constantinople avec la fugitive pour travailler à la restauration de la ferme est d'ailleurs « de ces personnages, comme il en naît exprès pour être jeté dans une île déserte et se tirer d'affaire » (182). Ce refuge dans un monde éloigné du monde, dans une vallée inconnue d'elle seulement quelques jours avant qu'elle y mette les pieds et qu'elle s'approprie littéralement, transforme à quelques reprises Belgiojoso en Robinson, « bourgeois [...] naufragé, colonisateur » (Dubois et Gauvin 3), échoué sur une terre inconnue qu'il doit faire sienne. Belgiojoso, en effet, s'installe et, comme Robinson tâchant de « reproduire l'Angleterre industrielle qu'il avait connue » (Gauvin 81), plie cet univers autre à ses propres repères. Les ouvriers à qui elle confie les travaux de rénovation de la ferme, on l'a vu, sont italiens. Elle meuble sa « chambre à l'européenne » (Augustin-Thierry 183 ; je souligne). On lui présente, par ailleurs la vallée et le terrain à acheter comme « un petit royaume » (178) et elle affirmera à Augustin-Thierry : « Mes compatriotes attendent un signe de moi pour

venir en grand nombre peupler mon petit royaume » (179). La princesse se fait reine d'une vallée accueillante à laquelle elle compte apporter les vertus de la civilisation européenne.

Les « souvenirs de voyage »

L'Orient méprisable

L'exilée devient très vite un centre autour duquel gravite la population en « procession » (203). Elle dira même qu'elle n'a « pu s'empêcher de songer que Jésus-Christ était ainsi entouré » (203). L'ironie, certaine, dont s'accompagne cette confiance n'empêche pas de retrouver chez Belgiojoso le regard d'autres voyageurs européens qui, eux aussi, voyaient dans certaines régions de l'Orient une évocation des « âges bibliques » (de Vogüé 348), tels Chateaubriand, ému de retrouver dans « les campagnes de Galilée [...] les traditions de la vie patriarcale et de la Nativité du Sauveur » (967). Il s'agit du même Chateaubriand qui se désolait que « ces hordes de brigands albanais, ces stupides Musulmans, ces fellahs si cruellement opprimés, habitent les mêmes lieux où vécut un peuple si industrieux, si paisible, si sage ; un peuple dont Hérodote et surtout Diodore se sont plus à nous peindre les coutumes et les mœurs ! » (1139).

Belgiojoso est fort reconnaissante de l'hospitalité qui lui est prodiguée à Cinq-Maq-Oglou et elle semble bien éloignée du regard de mépris de Chateaubriand sur les Orientaux, mais elle considérera, toutefois, après son voyage de onze mois de l'Asie Mineure à la Syrie, que la vallée ne lui « avait révélé que les aspects les plus calmes » de la « vie orientale » (*Asie*, 1). En effet, la rebelle Belgiojoso emprunte la rhétorique de son illustre prédécesseur quand elle visite Jérusalem. Elle déplore alors que « la salle où Jésus-Christ s'assit pour la dernière fois à table avec ses disciples », soit devenue « la demeure d'un derviche ou d'un santon musulman, qui [la] souille de la malpropreté inhérente à cette misérable classe d'hommes » (198). Elle se désespère du « spectacle pénible et repoussant [de ce] lieu transformé en tanière et occupé par ce que l'humanité a de plus immonde et de plus méprisable » (198). Entre elle et ce qui se présente à ces yeux, s'établit la distance d'une spectatrice à ce qui ne peut l'inclure.

Les célèbres descriptions consacrées par Belgiojoso au harem, passage obligatoire et privilège des récits de femmes voyageuses, sont d'ailleurs du même acabit. Dans ce « lieu de ténèbres et de confusion, infect et enfumé » (15), on découvre avec stupeur « des murs noirs et crevassés, des plafonds en bois fendus par places et recouverts de poussière et de toiles d'araignée, des sofas [*sic*] déchirés et gras » (16). Belgiojoso, comme plusieurs de ses consœurs voyageuses,

« désenchante¹³ » l'Orient à travers ce topos du harem et peuple le lieu de rêve masculin de femmes ignorantes des règles élémentaires de l'élégance. Privées de miroirs, affirme-t-elle, « elles s'affublent à l'aventure d'oripeaux dont elles ne peuvent apprécier le bizarre effet » ; « rien n'est moins soigné que leurs cheveux » et elles auraient une conception du maquillage fort ridicule : « On leur a dit sans doute que pour être beau, le sourcil doit former un grand arc et elles en ont conclu que le sourcil serait d'autant plus admirable que l'arc en serait grand, sans se demander si la place de cet arc était irrévocablement déterminée par la nature » (16).

Le portrait se conclut par l'indication de « la paresse et [du] défaut de propreté naturel aux femmes orientales » (17). Le regard de l'autrice n'est pas original de ce point de vue, puisqu'elle parcourt trois des catégories du regard des voyageuses occidentales à propos des harems relevées par Billie Melman : l'aspect physique, le vêtement et l'hygiène (102). Comme d'autres Occidentales voyageuses, elle « remplac[e] les 'images masculines' chargées d'érotisme par des 'anti-images' » (Ueckmann 143), sans pour autant sortir ces femmes qui l'ont accueillie d'une réification misogyne indigne. Cette perspective n'est pas non plus un exemple de ce fameux « orientalisme réaliste¹⁴ » qui caractériserait les récits des femmes voyageuses. Ces dernières corrigeraient ainsi la vision masculine mythique de l'Orient en y substituant le portrait véritable qui « détruit » les « illusions » (*Asie*, 15) galvaudées par des récits mensongers. Belgiojoso affirme par ailleurs être dans cette démarche de correction par le vrai de l'« idée fort inexacte » qu'elle avait retirée de « récits publiés jusqu'à ce jour » (15) sur l'Orient et sur le monde musulman. Le portrait qu'elle propose, cependant, se fait plutôt aux « dépens » (Ueckmann 143) de ses hôtesse et témoigne d'un regard distant, essentialisant, tenant sa vision sur le monde comme supérieure et seule valable. Il s'agit d'une illustration parfaite de l'orientalisme de base tel que défini par Edward Saïd, celui qui « considère son propre cadre de référence comme étant unique, ou tout au moins normal » et qui « constate que les autres, par rapport à ce cadre [...] sont inférieurs » (8) à soi.

Le regard de Belgiojoso est peut-être « pre-programmed » (Melman 307) par des décennies de dénigrement des voyageurs occidentaux en Orient, mais il faut préciser que sa sévérité s'étend à ses propres compatriotes italiens. Elle considère les Romains comme un « peuple [qui] n'a pas le moindre vernis de civilisation [et qu'on] croirait sorti tout droit des forêts de l'Amérique¹⁵ ». À Locate où elle s'autoproclame éducatrice des masses, elle se dit « en train [...] de reconstruire [son] village et de donner à [ses] paysans des habitudes de propreté » (Augustin-Thierry 69). Elle procède, poursuit-elle, à des « essais de civilisation » (70) auprès de ces villageois qui semblent ne

pas vivre de la bonne façon. La perspective de la princesse lombarde, comme souvent les voyageuses occidentales en Orient, « was shaped primarily by gender and class » (Melman 307) plus que par un éventuel racisme ou l'appartenance à la civilisation occidentale. Les extraits fort cités à propos des harems sont en effet à mettre en regard de ses déclarations à propos d'autres groupes ou communautés qu'elles jugent différents d'elle, y compris des communautés de sa chère Italie désunie. Il faut également tenir compte d'autres moments des souvenirs de voyage de Belgiojoso où se manifeste l'ouverture à un rapprochement entre les Orientaux qu'elle observe et l'Occident.

La possibilité du commun

La pensée de Belgiojoso n'est effectivement pas sans nuances, car celle-ci est, au contraire, consciente que « le mot de *harem* désigne un être complexe et multiforme » et elle en offre une classification :

Il y a le harem pauvre, celui de la classe moyenne et du grand seigneur, le harem de province et le harem de la capitale, celui de la capitale et celui de la ville, du jeune homme et du vieillard, du pieux musulman regrettant l'ancien régime et du musulman esprit fort, sceptique, amateur de réformes et portant redingote [...]. Le moins étrange de tous, celui qui se rapproche le plus d'un honnête ménage chrétien, c'est le harem du pauvre habitant la campagne. (*Asie*, 94)

Bien que le repère absolu reste le sien, la distance entre le « monde étrange au milieu duquel [elle] fu[t] un moment transportée » (1) et le sien n'est pas incommensurable. Il y a tout d'un coup un lien possible, une correspondance envisageable. Le harem, certainement la réalité la plus « étrange » de cet Orient, peut être sorti de la catégorie de l'autre et devenir similaire à une famille européenne. Elle entérine : « Le ménage du paysan turc ressemble à celui du paysan chrétien, et, je le dis à regret, le premier pourrait servir de modèle au second » (95). La princesse italienne trouve même qu'il y a un enseignement à tirer d'un certain mode de vie oriental.

Les souvenirs de voyage de Belgiojoso sont moins l'illustration de ce que Saïd décrit comme un « style de pensée fondé sur la distinction ontologique et épistémologique entre 'l'Orient' et [...] 'l'Occident' » (15), que le reflet d'un regard empreint, d'une part, de ses origines et de sa classe sociale et, d'autre part, de l'idéologie saint-simoniene pour qui « le progrès est incomplet, mutilé, insatisfaisant, voire mauvais, s'il n'intègre pas cette moitié de l'humanité que sont les femmes, et ces populations oubliées, qui sont l'Orient » (Régner 8). Pour l'ancienne salonnière, les peuples d'Orient ne sont pas ontologiquement distincts des peuples européens ; ils sont soumis à des institutions et à des coutumes qui sont causes de leurs malheurs et de leurs tares :

« Le caractère du peuple turc corrige ce qu'ont d'odieux ses coutumes » (*Asie*, 98), écrira-t-elle, par exemple. Il faut donc œuvrer à transformer ces usages. Il y a lieu de croire que l'expédition saint-simonienne de 1832 (Abdelnour IV) en Égypte et celle de 1837 (Levallois) en Algérie ont laissé des traces dans l'esprit de la princesse et que sa présence en terre orientale sera forcément marquée par les voyages de ses prédécesseurs dont les vues ont été très présentes dans les journaux français des années parisiennes de la princesse (Figeac). Belgiojoso bénéficiera, comme plusieurs saint-simoniens avant elle de la protection des dirigeants des pays d'Orient dans lesquels ils séjournent et auxquels ils prodiguent compétences et savoirs occidentaux (Abdelnour VII).

Son devoir d'Occidentale, persuadée de la supériorité des modes de vie et de gouvernance européens, ainsi que les leçons saint-simoniennes d'« association entre l'Orient et l'Occident » lui dictent alors un projet « d'occidentalisation » (Figeac 5) :

Je me borne à indiquer deux nécessités [pour l'Europe] qui se produiront sans aucun doute, – celle d'installer sur le territoire ottoman des forces matérielles qui puissent en développer les richesses, celle de préparer aussi une modification reconnue indispensable dans le régime créé par Mahomet en vue d'une tâche aujourd'hui incompatible avec les intérêts et la civilisation du monde. (*Asie*, 232)

Belgiojoso expose le moyen de débarrasser le pays de ses mœurs nuisibles : une présence européenne salvatrice. Elle fait le détail ensuite des richesses de la Turquie comme un incitatif objectif à cette colonisation nécessaire, ajoutant que, certainement, le pays sera à même d'« offrir aux puissances européennes qui le *dépendent* aujourd'hui l'équivalent des services qu'il en reçoit » (233 ; je souligne)

Il faudrait donc que les Européens viennent sauver les Turcs d'eux-mêmes et de leurs propres lois et coutumes. Le tout se ferait dans un esprit d'échange. Belgiojoso appelle ensuite de tous ses vœux une réforme de l'islam et exige que les théologiens musulmans « enseignent à leur peuple à se tourner vers l'Occident lorsqu'il dit ses prières, car c'est de ce côté que le soleil se lève et se lèvera désormais » (235). Les Occidentaux, tel le poète de Victor Hugo qui « inonde de sa lumière / Ville et désert, Louvre et chaumière » (28), ont le devoir de rapprocher l'Orient de l'Occident en enseignant au premier les moyens de parvenir au niveau civilisationnel du second.

La fiction belgiojosienne prendra le relais des textes viatiques et épistolaires pour mettre en scène à la fois l'état présent de l'Orient et des Orientaux et les chemins possibles du progrès nécessaire à l'avancement de ces derniers. Elle sera aussi le lieu de manifestation le plus patent de l'aptitude de la princesse à aller au-delà de l'orientalisme.

La fiction

Trouver les voies de la liberté des femmes

L'œuvre fictionnelle, composée de nouvelles dont les personnages principaux sont des femmes et dont la grande majorité se passe en Turquie, explore les coutumes qui répugnent tant à l'exilée italienne. Le titre donné à un volume de trois récits, *Scènes de la vie turque*, évoque évidemment le syntagme créé par Balzac pour ses *Études de mœurs : Scènes de la vie privée, de province, parisienne, etc.* L'aspiration réaliste se met donc sous l'égide du grand maître¹⁶ du genre et la princesse annonce ainsi d'emblée ce qu'elle propose aux lecteurs : « deux ou trois nouvelles véritablement orientales dans lesquelles le caractère et les mœurs intérieures des familles turques sont peintes avec vérité » (Augustin-Thierry 247). Les récits se présentent effectivement comme quatre¹⁷ études de cas de femmes turques dans leur rapport au harem, ainsi qu'à son fonctionnement liberticide et, plus généralement, destructeur de toute évolution vers le beau ou le bien.

Le harem dans chacune de ces nouvelles est un microcosme social polyphonique où se jouent des guerres de pouvoir aux règles immuables, et au sein duquel le discours social dominant est la défense d'un « nombre infini d'absurdités¹⁸ » (*Asie*, 116) au nom du respect incontestable de l'usage. Il en est ainsi au harem parce que « c'est l'usage » et que l'usage est « une divinité immuable, inexorable, supérieure à toutes les autres » (116). Malheur donc aux femmes différentes, sortes d'étrangères qui vont oser remettre en cause, par leurs actions ou leur être même, un mode de vie qui semble figé de toute éternité.

Les personnages féminins de Belgiojoso s'engagent dans des rébellions, actives ou passives : certaines femmes sont en quête d'une agentivité qu'elles gagnent parfois à travers des projets de renversement de ce qui leur est imposé comme un destin, d'autres se contentent de cultiver leur singularité et de refuser de se fondre dans la foule du harem. « Les deux femmes d'Ismaïl-Bey » sont toutes les deux créancières de leur époux¹⁹ et finissent par le faire emprisonner. Le récit se termine sur les deux épouses vivant de nouvelles amours tandis que le mari croupit en prison, probablement à vie. La séquestration a changé de camp et la révolte féminine calculée et entreprise selon les leçons acquises au sein même du harem, a porté fruit dans ce cas-ci. Belgiojoso expose la seule voie possible vers l'autodétermination des femmes turques : la subversion de « l'éducation du harem » (« Les deux femmes », 375) au service de sa propre implosion.

Cet exemple est cependant le seul dont les révoltées actives sortent victorieuses. Kadja, dans « Le prince kurde » complotte pour faire assassiner son époux. Devant la découverte de sa trahison, elle déclare son désir de retrouver un pouvoir sur sa propre vie et se présente comme modèle à suivre pour toutes ses coreligionnaires : « J'ai racheté ma liberté, j'ai vengé ma dignité avilie. Ah ! Si toutes les femmes avaient mon courage, que de sang rougirait les foyers musulmans ! » (189).

Hors l'argent, la violence et le meurtre sont les autres voies empruntées par les femmes pour tenter de renverser les lois du harem. Zobeydeh, dans la nouvelle éponyme, refuse toutes les épouses que son mari amène dans son harem, ainsi que « la législation musulmane » (« Les deux femmes », 279) le lui permet, et ainsi qu'il y est encouragé par les autres hommes qui prennent en pitié les chefs de famille qui ont des épouses vieillies²⁰. Zobeydeh est amoureuse de son époux et aspire à une relation conjugale bilatérale, ce qui stupéfie tout le harem. Belgiojoso pousse la révolte de son héroïne jusqu'au meurtre et lui fera éliminer dans sa folie amoureuse deux nouvelles coépouses et trois enfants. Le résultat n'est cependant ni le succès des femmes violentes, ni leur prise en charge par la justice du pays. Kadja sera tuée par les hommes de son époux et Zobeydeh restera dans son harem, mais y sera abandonnée. Le microcosme du harem de Belgiojoso a, entre autres propriétés, de pouvoir étouffer les pires crimes et d'être un lieu de « captivité » (« Zobeydeh », 562) inexorable où sont séquestrées les coupables comme les dociles. La société turque vue par Belgiojoso, à travers ces deux récits d'actions résistantes préméditées, ne peut être remuée dans ses fondements que par l'argent.

L'autre forme de révolte mise en scène par l'exilée italienne est celle de personnages féminins singuliers, qui n'ont pas grandi dans un harem et qui sont donc des étrangères au sein de cette micro-société aux normes inébranlables, des exilées comme leur créatrice. Emina et Habibé, héroïnes, respectivement de « Emina » et du « Prince kurde », sont isolées dans le harem à cause de leur désintéressement, de leur mutisme et de leur sobriété. Elles sont l'objet d'attaques et de moqueries de la part des autres femmes parce qu'en plus de toutes ces particularités incompréhensibles, elles n'ont pas donné d'enfant au patriarcat. Une autre de leurs originalités : elles s'avèrent amoureuses de leur époux, alors que toutes les femmes du harem comprennent l'inanité de ce sentiment dans un tel milieu de vie. Les péripéties des deux récits mènent à l'éclosion de l'amour des maris pour ces femmes hors normes et dont les attentes leur sont au départ incompréhensibles. Le Kurde Méhémed et le Turc Hamid ne savent de l'amour que ce qu'ils

ont toujours connu : une relation fondée sur la séduction et l'échange entre, d'un côté, des cadeaux et des privilèges au sein du harem et, de l'autre, des faveurs nocturnes auxquelles les femmes se prêtent avec grâce. Ils ne comprennent pas le désespoir de ces femmes, pensant avoir agi au mieux avec elles. Habibé dira d'ailleurs à Méhémed qu'il a « été pour [elle] un bon maître selon [ses] idées et [ses] coutumes » (« Le prince kurde », 216). Les deux nouvelles sont des sortes d'éducatrices sentimentales que des femmes très jeunes, à travers des péripéties et des retournements faits pour le feuilleton publiable²¹, dispensent à des époux déjà bien avancés en âge et en expérience. Elles leur font découvrir le plaisir d'un amour à l'objet unique, bâti sur le respect mutuel, dans lequel la femme est vue « comme une amie, une égale, une compagne de cœur », plutôt que « comme une enfant, comme un jouet, une occasion de plaisir » (« Emina » 133). Les amours bilatéraux sont cependant impossibles dans ce monde et la mort sépare les couples qui osent aspirer à un nouveau modèle familial. Emina meurt de son inadéquation et Habibé assiste impuissante au dernier souffle de son prince kurde. Les deux femmes sont des étrangères placées par erreur dans un monde auquel elles ne peuvent s'assimiler, qui rejette leur singularité et se referme sur ses propres mœurs sans possibilité de transformation.

Embrasser la bonne foi

Si les parcours des héroïnes féminines, telles Emina et Habibé, manifestent un féminisme solidaire de Belgiojoso qui défend les femmes turques contre le système qui les emprisonne, le noyau de la métamorphose espérée par la princesse réfugiée en Turquie est plutôt du domaine de la foi. Les rites musulmans sont moqués dans les nouvelles de la princesse : Habibé, née Danoise et catholique, « se recommand[e] à Dieu », tandis que Méhémed « murmur[e] une sorte de prière » (« Le prince kurde », 225 ; je souligne). Habibé semble d'ailleurs « choisie pour ouvrir à celui qu'elle aimait tant les portes du ciel » et le sauvera au moment de sa mort de la damnation éternelle pour lui assurer « une place auprès [d'elle] dans l'éternité » (273). Les derniers mots du prince kurde seront : « nous nous reverrons » (273). Les retrouvailles promises à ce moment du récit sont celles du paradis catholique. Méhémed y attendra Habibé et le lecteur comprend que l'aboutissement suprême de la métamorphose du prince est dans sa conversion ultime à la vraie et bonne religion.

C'est la narratrice, Européenne en promenade hors de « [sa] vallée » (« Emina » 124), qui viendra « enseigner à mourir » (129) à Emina en lui prodiguant « un catéchisme à l'usage d'une femme turque dont les jours sont comptés » (130). Les Orientaux doivent trouver la voie de la foi

qui transformera leurs mœurs sur terre et leur garantira une félicité éternelle. La princesse italienne ne peut réaliser cette rééducation morale, religieuse et culturelle dans la Turquie de son exil, mais elle en trace les moyens dans ses fictions et montre qu'il faudra façonner un enseignement adapté au contexte.

Éduquer

L'éducation est la grande affaire de la vie et de l'œuvre de Belgiojoso. On sait qu'elle avait établi dans les années 40 dans son domaine à Locate une école et des ateliers d'apprentissages pour les paysans et leurs enfants. La fiction orientale lui donne, en outre, l'occasion d'explorer une forme d'éducation sans école, peu probable dans le réel. Le prologue d'« Emina » est une étrangeté dans les « nouvelles orientales » de la voyageuse. Il est à la fois l'illustration de ce que peut être une personne turque avant l'influence des mœurs de son pays et, plus philosophiquement, une fable dans laquelle l'héroïne reçoit une éducation morale, métaphysique et scientifique grâce à sa propre observation de la nature. Emina est une bergère anatolienne isolée dans les montagnes, coupée pendant de nombreux jours et nuits de tout contact avec la maison paternelle et qui échappe donc au savoir que son milieu social lui inculquerait. Elle se consacre à l'observation des animaux, des plantes et du ciel. Elle reconnaît la position des étoiles et se constitue un véritable « laboratoire » (9), « une espèce de pharmacie qui n'était pas sans valeur » (10), composée des plantes dont elle a constaté les bienfaits sur les bêtes. La démarche scientifique de la petite fille procède de l'observation vers le raisonnement, puis vers l'expérience provoquée où elle teste ses remèdes et enfin aboutit à la conclusion, avérée désormais, que telle infusion soigne tel mal. À l'apprentissage scientifique se conjugue une éducation morale. Emina note aussi bien l'amour maternel que filial chez ses chèvres mais se rend aussi compte que l'un ou l'autre peuvent faire défaut (7). La mort d'une chèvre, par le lien qu'elle lui fait effectuer avec celle de sa mère, suscite des réflexions métaphysiques qui procèdent selon un raisonnement par induction, allant de l'observation à des règles générales :

Je me souviens que ma mère a beaucoup souffert ici, car je l'ai souvent vue pleurer : souffre-t-elle encore ? Si Dieu aime les bons, comme cela est juste et naturel, s'il peut tout ce qu'il veut, comme cela doit être, puisqu'il a fait toutes les belles choses de ce monde, il doit se complaire à rendre heureux après la mort ceux qui ont souffert sans l'avoir mérité pendant la vie, et cela doit lui être facile. (12)

Emina découvre donc la voie vers une croyance qui ouvre la porte de son paradis également aux souffrants, hommes et femmes confondus, au contraire de la religion de « Mahomet » qui a

« dédaigné de s'expliquer », affirme la narratrice de « Emina », au sujet de l'« âme » des femmes et dont le paradis serait fermé à ces dernières. La découverte de la foi mène Amina à la conclusion qu'il y aurait une voix qui murmurerait à l'âme des êtres, animaux et humains, et les guiderait pour leur propre bien et pour le bien commun. Cette assurance de l'existence d'un dieu acquise par le contact avec la nature, l'observation de cette nature et le raisonnement qui s'ensuit rendent Emina à la fois savante, bonne et courageuse. Dans un premier temps, elle évoque Robinson Crusoë, échoué seul dans une île isolée du monde et rejoint par un compagnon, comme Emina le sera par le jeune Saed, qu'elle essaiera en vain d'éduquer à son tour. Emina, le « petit docteur » (10) n'est pas non plus sans rappeler sa créatrice, autre Robinson, qui est devenue le médecin de la région où elle est exilée et qui a soigné au fur et à mesure de son voyage en Orient plusieurs malades venus lui demander secours.

Le prologue d'« Emina » est cependant plus proche du récit philosophique du douzième siècle arabe, *Histoire de Hayy Ibn Yqzân* d'Ibn Tofayl, que du texte anglais du dix-huitième. Notons que le conte d'Ibn Tofayl est le seul qui trouve grâce aux yeux d'Ernest Renan, contemporain de Belgiojoso, et qui dira dans *Averroes et l'averroïsme*, paru quelques années seulement avant les nouvelles orientales de l'ancienne salonnière parisienne, que « de tous les monuments de la philosophie arabe c'est peut-être le seul qui puisse [...] offrir [aux Européens] autre chose qu'un intérêt historique » (75). Emina est plus une *philosophe autodidacte*²² isolée dans sa montagne, avant qu'aucune autre éducation ne l'ait façonnée, et qui « parvient à une prénotion [...] de Dieu » (Thierry 168), qu'un Robinson arrivé sur son île avec une vision du monde déjà formée par sa société natale, dont il cherche d'ailleurs à reproduire les fondements sur son île. Emina ne représente pas « une humanité ancienne qui porte le poids de l'homme et de son péché », mais bien « une humanité qui commence », qui est « 'essentiellement bonne' et perfectible lorsqu'elle est extraite de la société » (171). Et si Emina est retournée aux siens pour y subir le sort réservé à toutes les femmes, c'est-à-dire la vie de harem, alors que Hayy Ibn Yakzân se réfugie dans son île pour atteindre un niveau de plus en plus élevé de spiritualité, ce retour est une rupture de son évolution, plutôt qu'une délivrance longtemps attendue, comme ce fut le cas de Robinson. Il n'est possible, pour le moment, que de constater les étranges similitudes des deux personnages²³ : Emina est bien une descendante « réaliste » de Hayy Ibn Yakzân, poussée aussi loin dans son évolution scientifique et spirituelle que le cahier de charges d'un titre tel que *Scènes de la vie turque* pouvait le permettre à son autrice.

Ce prologue, comme d'ailleurs *Robinson Crusoë* et *Hay Ibn Yakzân*, est aussi un récit des origines sur une terre et sous un ciel généreux de leurs fruits et de leurs enseignements, en compagnie des bêtes, amies et ennemies, mais sans aucune société qui revendiquerait ce territoire comme le sien. Cette fable initiale du récit de la future épouse de Hamid imagine ainsi un Orient sans Orientalité, une Orientale *dés-orientée*²⁴. C'est un univers qui tient par la force du seul pouvoir de l'observation et de la déduction, un univers débarrassé de tout ancrage culturel, oriental soit-il ou occidental. La campagne dans laquelle s'éduque Emina, est neuve, ouverte à toutes les possibilités. Tout y est à construire par les vertus d'une raison puissante, capable d'expliquer le monde, mais également de façonner un caractère et de concevoir la foi véritable.

Le temps d'une brève rêverie d'avant « les scènes de la vie turque » à proprement parler, Belgiojoso manifeste un regard dénué de tout stéréotype orientaliste et pour lequel une enfant est une enfant. Marie, sa fille, pourrait être cette Emina à qui l'on permet l'éducation la plus libre qui soit. Elle-même, Cristina, se comparerait à cet être immergé au sein d'un environnement inconnu qui lui ouvre soudain de toutes nouvelles possibilités : la vallée de Ciaq-Maq-Oglou n'avait-elle pas été cela pour elle ?

Les liens évidents du prologue avec un chef d'œuvre de la philosophie arabe, bien que l'on ne connaisse pas encore le chemin qui a mené la voyageuse à la fable d'Ibn Tofayl, montrent de surcroît la capacité de Belgiojoso à recevoir ce que l'autre a à lui offrir. Nicolas Bourguinat explique à propos de Marie d'Agoult que le voyage l'avait menée à « une réappropriation de soi » (50) et qu'il serait au cœur de sa propre révélation à elle-même comme écrivaine. Sharon Wood²⁵ dira de son côté que « it is no accident that [Belgiojoso] wrote her only essay [...] to address the condition of women, and articulate her concern for the state of the Italian family, after her return from Turkey » (51). Le séjour de la princesse en Turquie l'a façonnée et l'a fait réfléchir non pas seulement à « l'affranchissement de [ses] sœurs d'Orient » (Régnier 89), comme le recommandait, en l'occurrence Prosper Enfantin à ses disciples, mais à la question de la liberté de la femme de façon plus générale. Le voyage oriental de Lady Montagu avait eu le même effet sur cette première Occidentale voyageuse et lui avait fait se demander ce qu'est véritablement la liberté (Anvar-Chenderoff 170). La princesse lombarde issue d'une lignée ancrée dans les usages et traditions des siens n'est pas restée imperméable au monde qui l'a accueillie. « If Belgiojoso glazes at the Orient, the Orient glazes back at her » (Wood 51) et l'entrée dans la nouvelle « Emina », née du séjour turc, illustre un questionnement philosophique sur l'être au monde et la faculté de l'humain

d'arriver au savoir lorsqu'il est débarrassé d'un carcan qui opère comme écran entre lui et le monde.

Belgiojoso n'a pas pu échapper à son époque, et son rapport à l'Orient est forcément marqué par le regard de ceux et celles qui l'y ont précédée. Plusieurs de ses affirmations, surtout dans ses lettres à Augustin-Thierry et dans ses souvenirs de voyage, sont certainement le fruit d'une vision hiérarchisée des civilisations au cœur de laquelle l'Occident aurait tout à enseigner à l'Orient et n'aurait à y chercher que les ressources naturelles et les lieux sacrés de ses origines chrétiennes. Son regard porte aussi l'empreinte du saint-simonisme dont elle a été une partisane et qui a certainement aussi joué un rôle dans sa manière de vivre le séjour oriental et la conception de son rôle de soignante, éducatrice et agente d'« association » entre Orient et Occident. Les nouvelles orientales de l'autrice permettent aussi d'exposer les préalables de sa connaissance de l'Orient, mais sont surtout le terrain de jeu idéal pour mettre également en évidence une pensée plus complexe produite par l'exil oriental et preuve que ce monde a déteint sur la princesse plus que les plus célèbres de ses déclarations ont pu le faire croire. La fiction belgiojosienne indique la possibilité de l'identification à l'autre au-delà des origines : si Marie, qui « a la haute main sur la basse-cour » (Augustin-Thierry 193), peut être la bergère turque Emina, sa mère, la giardiniera, est comparable au « prince kurde » contestataire des sultans ottomans et de leur autorité sur les terres de ses ancêtres. Les Orientaux n'offrent pas seulement à son regard l'exotisme, l'étrangeté et l'infériorité de leurs mœurs, ils se présentent à ses yeux comme « frères humains » avec qui le point ultime de divergence avec elle serait probablement l'exil. C'est ainsi qu'elle décrit ses « nombreux amis de Damas » au moment des adieux : « Eux rentraient dans leurs foyers, dans leurs riantes et chères demeures [...]. Nous étions des exilés, et ils n'avaient jamais quitté le pays qui les avait vu naître » (*Asie*, 311).

Le cœur de la fracture entre Belgiojoso et ses contemporains, orientaux ou occidentaux, est peut-être bien moins son identité d'Européenne catholique érudite, animée par les théories présocialistes du saint-simonisme et du fouriérisme, que dans cette réalité de sa vie, l'exil, qui l'a mise dans la nécessité de se créer à répétition de nouveaux ancrages territoriaux et culturels.

Bibliographie

Abdelnour, Amin Fakhry. « Préface ». *Les Saint-Simoniens en Égypte (1833-1851)*. Dir. Philippe Régnier. Giza-Le Caire : Banque de l'Union européenne, 1989. I-XI.

- Anvar-Chenderoff, Leili. « Une Anglaise parmi les Turques : Lady Mary Wortley Montagu ». *L'Orient des femmes*. Dir. Marie-Élise Palmier-Châtelain et Paule Lavagne d'Ortigue. Lyon : ENS, 2002. 161-172.
- Augustin-Thierry, A. *Une héroïne romantique. La princesse Belgiojoso*. Paris : Plon, 1926.
- Belgiojoso, Cristina, de. *Asie mineure et Syrie : souvenirs de voyages*. Paris : Michel Lévy, 1858.
- . « Della presente condizione delle donne e del loro avvenire ». *Nuova Antologia* 1 (1866). 96–113.
- . « Révolution italienne de 1848 ». Deuxième partie. « La guerre de Lombardie, le siège et la capitulation de Milan ». *Revue des deux mondes* (oct. 1848). 139-165.
- . *Scènes de la vie turque*. Paris : Michel Lévy, 1858.
- . « Zobeïdeh ». « Scènes de la vie turque ». *Revue des deux mondes* 14 (1858). 559-594 et 878-925.
- Bourguinat, Nicolas. « Franz Liszt et Marie d'Agoult sur les routes de Suisse en 1835 : un voyage d'un autre genre ». *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe et XIXe siècles)*. Dir. Nicolas Bourguinat. Strasbourg : PU de Strasbourg, 2008. 37-58.
- Chateaubriand, François-René, de. *Itinéraire de Paris à Jérusalem. Œuvres romanesques et voyages*. Tome II. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969. 679-1342.
- « Cristina Trivulzio Di Belgiojoso. The First Statue Dedicated to a Women in Milan ». *Ledimore Delquarteto*. En ligne: <https://www.ledimoreedelquartetto.eu/en/cristina-trivulzio-di-belgiojoso/> . Consulté le 2 décembre 2022.
- Dubois, Jacques et Lise Gauvin. « Présentation ». *Robinson, robinsonnade et le monde des choses. Études françaises* 35.1 (1999). 3-5.
- Gauvin, Lise. « La bibliothèque de Robinson ». *Robinson, robinsonnade et le monde des choses. Études françaises* 35.1 (1999). 79-93.
- Eberhardt, Isabelle. *Écrits intimes*, Paris : Petite bibliothèque Payot, 1991.
- Erler, Mehmet Yazuv. « An Italian Princess in the Ottoman Empire. 1850-1844 ». *Cristina Trivulzio Di Belgiojoso. An Italian Princess in the 19th C. Turkish Countryside*. Dir. Antonio Fabris. Venise : Filipi, 2010. 29-42.
- Figeac, Jean-François. « Le saint-simonisme après Saint-Simon, ou la pérennisation d'un réseau par la Question d'Orient ». *Enquêtes. Revue de l'école doctorale* 3 (2018). [<https://ed188.hypotheses.org/files/2018/10/7-FIGEAC.pdf>] . Consulté le 15 août 2023.

- Fortunati, Sandro. « The Life of Cristina Trivulzio di Belgiojoso ». *Cristina Trivulzio di Belgiojoso. An Italian Princess in the 19th C. Turkish Countryside*. Dir. Antonio Fabris. Venise : Filippi, 2010. 9-18.
- Gasnier, Maurice. « Je privé je politique dans les souvenirs d'exil de la princesse Cristina Trivulce de Belgiojoso ». *Média19*. Dossier 1 : La lettre et la presse. Poétique de l'intime et culture médiatique. <https://www.medias19.org/publications/la-lettre-et-la-presse-poetique-de-lintime-et-culture-mediatique/je-prive-je-politique-dans-les-souvenirs-dans-l'exil-de-la-princesse-christine-trivulce-de-belgiojoso> . Consulté le 15 décembre 2022.
- Hugo, Victor. *Les rayons et les ombres*. Genève : Gruaz, 1840.
- Amin Malouf. *Les désorientés*. Paris : Grasset, 2012.
- Ibn Tofayl. *Le philosophe sans maître. Histoire de Hayy ibn Yaqzan*. Tr. Léon Gauthier. S.d. <https://www.marxists.org/francais/labica/works/1969/IBN-TUFAYL.pdf>. Consulté le 20 décembre 2022.
- Irvine, Margot. *Pour suivre un époux. Les récits de voyage des couples au XIXe siècle*. Montréal : Nota Bene, 2008.
- Manganaro-Favaretto, Gilda. « Quelques réflexions sur le saint-simonisme en Italie ». *L'actualité du saint-simonisme. Colloque de Cerisy*. Dir. Pierre Musso. Paris : PUF, 2004. 197-215.
- Mazade, M. Ch. De. « Une vie d'émigré italien, Giacinto de Collegino ». *Revue des deux mondes* 29 (1859). 460-476.
- Melman, Billie. *Women's Orient : English Women and the Middle East. 1718-1918*. Londres : MacMillan, 1995 (1992).
- Régner, Philippe. *Les Saint-Simoniens en Égypte (1833-1851)*. Giza-Le Caire : Banque de l'Union européenne, 1989.
- Renan, Ernest. *Averroes et l'averroïsme*. Paris : Durand, 1852.
- Saïd, Edward. *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Gallimard, 1978.bh
- Spackman, Barbara. « Hygiene in the Harem : The Orientalism of Cristina di Belgioioso ». *Modern Language Notes* 124 (2009). 158-176.
- Thierry, Patrick. « Deux îles : le sage et le naufragé ». *Le Télémaque* 57 (2020). 165-178.
- Ueckmann, Natasha. *Genre et orientalisme. Récits de voyage au féminin en langue française (XIXe et XXe siècles)*. Tr. de l'allemand Kaja Antonowicz. Grenoble : UGA, 2020.

Voguë, Eugène-Melchior, de. « Journées de voyage en Syrie ». *Revue des deux mondes* 7 (1875). 328-360

Yegenoglu, Meyda. *Colonial Fantasies : Towards a Feminist reading of Orientalism*. Cambridge : Cambridge UP, 1998.

Notes

¹ Cette expression est de Cristina Belgiojoso, lettre à Augustin-Thierry de juillet 1850 (Augustin-Thierry 177).

² Cristina Belgiojoso est, entre autres, l'autrice des ouvrages suivants : *Essai sur la formation du dogme catholique* (1842), *Histoire de la maison de Savoie* (1860), *Asie mineure et Syrie : souvenirs de voyages* (1858) et *Scènes de la vie turque* (1858).

³ La voyageuse est évidemment présente dans les « souvenirs », mais elle est aussi incarnée par son avatar narratrice, voyageuse versée en médecine, des récits orientaux.

⁴ Une première expédition saint-simonienne en Égypte quitte le sol français le 22 mars 1832 (Abdelnour V).

⁵ Une femme membre du mouvement carbonaro (Fortunati 13).

⁶ Elle organise un « phalanstère » composé de logements pour les villageois, de locaux où se tiennent des ateliers d'apprentissages de toutes sortes, un bain public, une cuisine collective et des écoles pour filles et garçons. Voir la lettre à Augustin-Thierry du 1er mars 1845 (690).

⁷ Voir le bel ouvrage de Margot Irvine. La comtesse d'Agoult, active et engagée politiquement comme Cristina Belgiojoso, avait, elle, suivi en Suisse son amant, le musicien Liszt (ami également de la princesse italienne). Voir Bourguinat.

⁸ Ce seraient les propres mots de la princesse selon A. Augustin-Thierry (162).

⁹ Isabelle Eberhardt est attaquée au couteau le 29 janvier 1901 à Behima et sera expulsée en France à la suite de cette agression. Ses lettres à son amant pendant ce séjour obligatoire à Marseille témoignent de toutes les démarches qu'elle effectue pour « rentrer » au désert et de son impatience de s'en trouver si éloignée (voir Eberhardt 303-397).

¹⁰ Mehmet Yazuv Erler explique que « the sultan's country appeared as a refuge, ready to host » les opposants nombreux aux Habsbourg venant de Hongrie, de Pologne et d'Italie, entre autres (29).

¹¹ Le ministre des affaires étrangères Ali-Pacha, qui deviendra grand vizir de l'Empire ottoman en 1852, est son protecteur et donne des instructions au gouverneur de la province où elle s'installe, ce qui la dispense de payer le tribut pendant trois ans.

¹² C'est ainsi que Cristina Belgiojoso s'adresse à Augustin-Thierry dans leur correspondance.

¹³ C'est le verbe utilisé par Natasha Ueckmann (143).

¹⁴ Expression de Meyda Yegenoglu (158-176).

¹⁵ Extrait des « Souvenirs dans l'exil », feuilleton composé de lettres à une de ses amies et paru dans *Le national* entre le 5 septembre et le 12 octobre 1850. L'extrait souvent cité et qui a provoqué des tollés de protestations, est issu du feuilleton du 8 septembre 1850 (cité par Maurice Gasnier, par. 17).

¹⁶ On sait par ailleurs qu'Augustin-Thierry lui envoyait les dernières parutions françaises et qu'elle a lu un des romans de Henry Murger pendant son exil, probablement ses *Scènes de la vie de jeunesse* qui a paru en 1851. Voir lettre à Augustin-Thierry d'octobre 1851 (215). Le choix du syntagme « scènes de la vie de... » est d'ailleurs assez commun depuis Balzac et Barbara Spackman rappelle que le volume de 1855 de *La revue des deux mondes* où paraissent des parties des *Souvenirs de voyage* de Cristina Belgiojoso compte des « Scènes de la vie italienne », des « Scènes de la vie de la littérature américaine », des « Scènes et récits des Alpes » et des « Scènes de la vie politique et américaine » (162).

¹⁷ Le volume incluait trois récits, mais une quatrième nouvelle, « Zobeïdeh », paraîtra la même année, 1858, dans *Revue des deux mondes* et portait le sous-titre : « Scènes de la vie turque ».

¹⁸ C'est ce qu'affirme Cristina Belgiojoso dans ses *Souvenirs de voyage* à propos des Orientaux en général aux yeux de qui une réponse comme « c'est l'usage dans notre pays » suffit à rendre acceptable « un nombre infini d'absurdités » (116).

¹⁹ Déjà au dix-huitième siècle, Lady Montagu admirait l'indépendance financière des Ottomanes comparée à la difficulté des Anglaises à accéder à la propriété. Voir Leili Anvar-Chenderoff.

²⁰ Belgiojoso explique que « Les femmes turques ne sont considérées femmes que pendant un fort petit nombre d'années » (« Le prince kurde », 231).

²¹ Ces textes ont été envoyés à la *Revue des deux mondes* parce que la princesse doit « demander des ressources à [sa] plume ». (Lettre du 6 avril 1853 à Augustin-Thierry, 247)

²² C'est ainsi que le récit est désigné par Ernest Renan, en référence à la traduction anglaise d'Edward Pococke, *Philosophus autodidactus* de 1671 (*Philosophus autodidactus, sive Epistola Abi Jaafar Ebn Tophail de Hai Ebn Yokdhan, in qua Ostenditur quomodo ex Inferiorum contemplatione ad Superiorum notitiam Ratio humana ascendere possit...* (Thierry 165-178).

²³ Je n'ai encore trouvé aucun document attestant que Cristina Belgiojoso aurait lu le conte d'Ibn Tofayl, ni même l'ouvrage de Renan sur Averroes dans lequel il loue l'auteur du *Philosophe autodidacte*. La dette même de Defoe, peu « scrupuleux quant à ses sources », est « inavouée » (Thierry 165) et demeure encore difficile à documenter.

²⁴ Je reprends ici le jeu de mot de Amin Malouf dans le titre de son roman *Les désorientés*.

²⁵ Sharon Wood fait allusion ici à l'essai féministe de Cristina Belgiojoso écrit en italien, « Della presente condizione delle donne e del loro avvenire ».